

## Avant-propos

Philippe Thoiron

---

Volume 41, Number 4, décembre 1996

La dénomination

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/004484ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/004484ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Thoiron, P. (1996). Avant-propos. *Meta*, 41(4), 509–511.

<https://doi.org/10.7202/004484ar>

# AVANT-PROPOS

PHILIPPE THOIRON

*Centre de Recherche en Terminologie et Traduction, Université Lumière, Lyon, France*

La question de la dénomination n'est pas nouvelle et s'il a paru souhaitable de l'aborder encore c'est surtout pour y intégrer quelques dimensions qui ont paru susceptibles de compléter la réflexion. Je tiens à remercier d'une part l'ensemble des collaborateurs, qui ont accepté de me prêter leur concours dans cette entreprise délicate et, d'autre part, l'équipe de *Meta*, notamment André Clas, qui a bien voulu nous faire confiance et accueillir notre livraison. On verra que celle-ci est centrée, dès le départ, sur la dénomination en terminologie et que nous nous situons dans une optique comparative. Les implications cognitives de cette approche apparaissent à l'évidence et ont donc invité à une réflexion plus fine sur la mise en œuvre de ces mécanismes cognitifs. Précisons tout de suite que notre propos reste bien cependant dans le domaine qui est le nôtre et que c'est en qualité de linguistes que nous abordons ces questions. Que ces linguistes aient des spécialisations et des préoccupations différentes permet d'éclairer diversement les problèmes posés par la dénomination. Nous espérons que les cinq études qui sont présentées ici et qui illustrent divers types d'approches donneront un aperçu des développements ultérieurs souhaitables.

«L'un des objectifs essentiels de la dénomination d'un concept est l'abrègement, la création d'une expression brève qui se substitue à une longue description ou définition et qui peut mieux fonctionner dans les textes. De ce point de vue les termes-syntagmes ne sont pas la solution idéale au problème de la dénomination. Leur flexibilité sémantique, leur productivité et leur quantité en font pourtant le procédé privilégié de la formation des termes.» En écrivant ces lignes, Kocourek met bien en évidence le nécessaire antagonisme qui préside à la dénomination en terminologie. On a bien compris que c'est de la maniabilité syntagmatique qu'il est ici question.

Si l'on s'intéresse au processus de décodage, et notamment lorsque des non-spécialistes y sont impliqués, l'observation de Kocourek se trouve encore renforcée. C'est bien lorsque les termes sont formellement proches de la définition ou de la description qui les accompagnent inévitablement que leur décodage peut être facilité. C'est bien sûr la motivation du terme qui est en cause. On ne feindra pas de croire que la maîtrise du concept dépend seulement de la reconnaissance et de la compréhension des formants du terme. On n'acceptera pas davantage qu'elles y soient tout à fait étrangères. Lors de la création terminologique, dénomination et motivation jouent le même jeu. Les intérêts sont communs et conduisent, bien souvent, à un terme pluri-élémentaire. L'histoire de ces termes, leur abrègement, leur démotivation — leur «opacification» — est une autre affaire.

Quand on compare les dénominations d'une même entité dans diverses langues, on mesure la riche complexité du processus de dénomination. On sait qu'il n'est pas rare d'aboutir à des dénominations différentes selon les langues alors que les schémas descriptifs ou définitionnels sont très semblables. On constate que la sélection des traits qui deviendront éléments de nomination dans un terme n'est pas uniforme de langue à langue. Dans «Notion d'«archi-concept» et dénomination», Philippe Thoiron *et al.*, s'appuyant sur une approche délibérément multilingue de la terminologie, insistent sur les

implications cognitives de travaux comparatifs. La mise en perspective de données abondantes prélevées dans un grand nombre de langues est, selon eux, susceptible de faire émerger des régularités dont on peut raisonnablement penser qu'au moins certaines d'entre elles ont une pertinence cognitive. En travaillant au niveau «du langage» et pas seulement au niveau «des langues» (c'est-à-dire au niveau de chacune d'entre elles), on peut espérer atteindre des mécanismes qui relèvent de capacités cognitives universelles. Pour ce qui reste encore une programmation terminologie cognitive, les auteurs souhaitent donc que soit privilégiée une approche multilingue et fortement comparative. Ainsi serait constituée une **terminologie générale** résultant de la confrontation de multiples langues tout autant que de l'analyse interne poussée d'une langue donnée.

Un exemple de terminologie comparative portant sur près de cinquante langues est fourni par Claude Pierre Boisson dans son article sur «Les dénominations de la règle à calcul». À partir des divers types de dénominations recensés, l'auteur peut établir un «schéma définitionnel panlinguistique» qui constitue une approximation empirique de l'analyse du concept de la règle à calcul. Boisson, qui propose en outre le recours à un «module inférentiel» susceptible de permettre le passage d'un trait conceptuel nommé à un autre qui ne le serait pas, insiste sur le fait que c'est bien l'approche multilingue qui permet ce type d'analyse, et non pas la représentation sémantique du terme dans telle ou telle langue. On voit au contraire comment, dans une langue donnée, l'intervention du filtre lexicogénétique formel, parce qu'il peut gêner la mise en œuvre de ce module inférentiel, contribue à compliquer l'accès au concept associé au terme.

La dimension cognitive est aussi présente dans l'article de Georges Kleiber. L'auteur ne s'appuie pas sur une étude comparative des dénominations dans plusieurs langues de concepts homologues mais sur l'étude fine, à l'intérieur d'une langue, de la différence entre les noms propres et les noms communs. Revenant sur cette vieille question, il remet en cause son ancienne hypothèse du nom propre comme prédicat de dénomination. La différence entre noms communs et noms propres est présentée ici comme relevant essentiellement de la dénomination. Les deux catégories sont en effet des dénominations. Cependant, Kleiber montre bien que le type d'entités dénommées et la portée de la relation de dénomination ne sont pas les mêmes. En outre, une catégorisation préalable à la dénomination est nécessaire pour les noms propres ; mais alors que la fonction spécifique du nom commun est de réaliser une identification catégorisante, celle du nom propre concerne une identification individualisante. Le rôle cognitif des noms propres est ainsi mis en évidence : comme les noms communs, ils servent à organiser la réalité perçue et à «catégoriser l'hétérogénéité de notre expérience».

C'est encore le nom propre qui est au cœur de l'étude d'Uzoma Chukwu sur l'éponymie. L'auteur cherche à savoir pourquoi ce procédé de dénomination connaît des fortunes diverses selon les domaines et il analyse la relation entre le terme-éponyme et le concept. Il fait écho en quelque sorte à la remarque de Kocourek citée ci-dessus en observant que le terme-éponyme, qui possède une maniabilité syntagmatique bien supérieure à celle de ses synonymes savants lorsqu'ils existent, fonctionne comme un index pointant sur la définition, ou la description du concept. Celles-ci peuvent être aussi développées qu'on le souhaite puisque leur mise en discours ne saurait être envisagée. On voit alors se mettre en place un système de communication où l'opacité du signe est de rigueur, prix à payer pour une maniabilité syntagmatique convenable. L'accès au concept est strictement réservé et le recours à l'identification et au décodage des éléments de nomination du terme est inopérant. L'éponymie terminologique, bien qu'elle ne permette pas, et pour les mêmes raisons d'opacité, la mise en évidence de relations entre concepts parents, reste un procédé très productif dans certains domaines. Faut-il donc admettre que la facilité de

mise en discours ne soit pas la seule vertu des termes-éponymes? Chukwu y voit aussi le moyen de construire un lieu de pouvoir pour le contrôle des savoirs et de leur diffusion.

Faisant écho aux travaux de terminologie comparative de Thoiron *et al.* et de Boisson, qui proposent des constructions conceptuelles panlinguistiques, François Gaudin s'intéresse lui aussi à la notion de concept en terminologie et il en développe une approche discursive et sociologique. Réfutant les thèses mentalistes, Gaudin, à la suite de Kripke et Putnam, insiste d'une part sur le rôle tenu par l'usage d'une langue naturelle dans la construction conceptuelle et, d'autre part, sur le caractère social de l'emploi des termes. Si la référence est initialement fixée par l'acte dénomiatif, elle se transmet dans la communauté par des interactions successives au cours desquelles des modifications peuvent intervenir, autorisant ainsi la pérennité des dénominations face à la mutation des référents qui leur sont associés. Poursuivant dans cette voie, Gaudin évoque l'indétermination des concepts qui, en permettant leur circulation d'un domaine à un autre, «fait de l'emprunt interdisciplinaire une grande source heuristique». L'approche discursive de l'auteur le conduit à une méthode d'analyse terminologique qui permet, après extraction d'informations à partir des sources documentaires, de donner des «énoncés typiques linguistiquement représentatifs des unités décrites».

On observera que les énoncés typiques de Gaudin rappellent inévitablement les schémas définitionnels panlinguistiques de Boisson, mais alors que l'énoncé typique est obtenu par l'analyse de documents monolingues, le schéma définitionnel panlinguistique est le résultat d'une analyse multilingue des dénominations. Ainsi se trouvent mis en évidence à nouveau deux grands types d'approche de la question de la dénomination et, à travers elle, de ce qui concerne le langage : dans un cas, on privilégie l'étude fine au sein d'une seule langue ; dans l'autre, c'est le recours au multilinguisme et au comparatisme qui est censé fournir les informations utiles. Le lecteur constatera que les arguments ne manquent ni aux uns ni aux autres et qu'il serait inopportun de trancher en faveur de telle ou telle approche. C'est plutôt la complémentarité de ces deux approches qu'il faut mettre en avant si l'on souhaite dégager des informations qui devraient être pertinentes dans des domaines qui se situent aux frontières de la terminologie. Dans une perspective cognitive, la confrontation de données massives dans un grand nombre de langues est susceptible de faire émerger des régularités que l'analyse, aussi poussée soit-elle, d'une seule langue laisserait autrement cachées. Lorsque ont été éliminées des contraintes proprement linguistiques, les invariants linguistiques ainsi révélés peuvent constituer des indices des invariants psychologiques. Et, sans négliger l'influence que peuvent exercer des événements relevant de l'histoire des sciences ou des techniques (voir Boisson, dans ce volume), il faut bien constater qu'on obtient, à partir de l'étude des dénominations, des informations précieuses sur les mécanismes valables translinguistiquement et, dans cette mesure, directement accrochés aux capacités cognitives universelles de l'humanité.